Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 125

Artikel: L'air, le soleil et l'hygiène
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249878

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Depuis le 1er mars, le fils de M. de Rosé (*) (frère de la dite demoiselle) dit la messe tous les matins à quatre heures et demie, à l'hôpital, dans le réfectoire. Il confesse et administre la communion en secret; il assiste les malades de la ville et leur administre les sacrements. Son costume est celui d'un véritable fashionnable: celà n'empêche pas qu'il soit bien exposé au danger d'être pris. On l'a cherché partout: il était bien caché. Malgré celà, il recommence à dire la messe. Il l'a célébrée le 19 mars fête de St-Joseph chez M. Joliat, en présence de plus de trois cents personnes. Il a confessé et communié toute la matinée.

Le 22 mars, Mademoiselle Meistersack est morte à l'hôpital.

Pendant le courant de mars, le penal de grain se vendait cinq livres, argent de Bâle; la livre de pain trois batz; le penal de pommes de terre onze batz; le beurre six batz; une pomme, un sol ou six rappes la pièce.

Déjà pendant tout l'hiver, la livre de cuir de veau tanné se vend un petit écu; le cuir fort treize batz la livre; la paire de souliers pour hommes se paye d'un écu de trois livres à trois petits écus; les souliers de femme de vingt-sept à trente-trois batz la paire.

Dans le courant de ce mois de mars, après un hiver si rigoureux, on écrit du camp de Mayence, que presque toutes les personnes de ce camp sont gelées, et que maintenant le dégel est survenu; que dans tout ce camp, on ne trouve que des doigts de mains et de pieds, et des mains qu'on a amputés aux soldats; que la gangrène se mettait aux membres amputés, et qu'il mourrait beaucoup de monde.

Les gens de Porrentruy meurent en grand nombre, les uns de maladie, les autres de misère.

Le 27 mars, l'ancien domestique de Mademoiselle de Gléresse a publié par la ville qu'il y avait un grand massacre à Paris (**); que dans le cas où l'on voudrait faire un massacre ici des bons patriotes, les aristocrates comme cette demoiselle devaient être défendus au péril de la vie des habitants de cette ville, et qu'on voulait sonner la grande cloche pour appeler tout le monde à leur défense. Messire Simon disait à ce propos: « Attendez-moi là-bas! » *(A suivre).*

(*) Chanoine du chapître de Moutier-Grandval à Delémont, et neveu du grand doyen du chapître cathédral d'Arlesheim. Pendant la terreur, et jusqu'au rétablissement du culte, le chanoine de Rosé a rendu aux populations d'Ajoie et de la vallée de Delémont les plus éminents services au péril de sa vie. Son dévouement et l'audace avec laquelle il bravait les poursuites des agents français sont restés légendaires dans le pays.

(**) L'insurrection du 12 Germinal (29 mars) qui se préparait depuis le commencement du procès de Billaud-Varrennes et Collot d'Herbois à la convention nationale.

L'air, le soleil et l'hygiène

Nous voici dans la saison où l'on va au grand air, et nous ajouterons à l'endroit autant que possible vivre au grand air. Les *Feuilles d'hygiène,* nous le recommandent encore dans quelques observations intéressantes que nous communiquons à nos lecteurs:

L'air, la lumière et la chaleur sont de puissants agents thérapeutiques sur l'importance desquels on ne saurait trop attirer l'attention. En effet, l'air, lorsqu'il est pur, relève, par l'oxygène qu'il contient, les fonctions de nutrition, absolument comme le ferait une alimentation abondante et choisie.

Suivant sa composition, l'air possède des propriétés spéciales: l'air sec, l'air humide, l'air froid, l'air chaud, celui qui règne sur la mer ou sur le littoral, l'atmosphère des plaines et celle des forêts, sont autant de facteurs dont il faut tenir compte et dont les effets sur l'organisme sont, suivant les cas, bien plus appréciables qu'on le croit généralement.

Faire absorber à certains malades le plus d'air pur possible, constitue ce qu'on appelle l'*aérothérapie générale,* et, dans ce cas, peu importe le climat et la situation topographique du lieu où se trouve le sujet. Pourvu qu'il soit au grand air et que cet air soit pur, cela suffit, à la condition toutefois qu'il soit bien vêtu, afin d'éviter les refroidissements et l'aggravation de son mal.

Malades atteints d'affections pulmonaires, quel que soit le climat sous lequel ils habitent, — puisqu'il est prouvé aujourd'hui que l'air chaud ne met pas à l'abri de la tuberculose, — trouveront toujours un soulagement notable à vivre en plein air. Cela est si vrai, qu'en Norvège, ou dans les *sanatoria,* où l'aérothérapie est appliquée avec une extrême rigueur, les guérisons atteignent un chiffre relativement élevé. Les malades couchent dans des chambres chauffées, mais dont les fenêtres restent ouvertes nuit et jour, et ceux qui peuvent quitter leur lit passent la journée entière dehors, enveloppés de chaudes couvertures.

Un proverbe latin dit: *Plus aere vivimus quam cibo,* nous vivons plus encore d'air que de nourriture. C'est ce qui fait que, faute d'air, bien des personnes voient leur santé s'altérer. les unes s'obstinent à ne pas vouloir sortir, d'autres calfeutrent les portes et les fenêtres de leurs appartements et vivent dans une atmosphère contaminée, source de nombreuses maladies. Parce qu'il faut se garer du froid et se chauffer suffisamment, cela n'implique pas qu'il soit nécessaire de séjourner dans un air vicié. Plus on vit enfermé, plus on est sensible aux variations de la température et plus on est sujet aux refroidissements, aux bronchites et aux rhumatismes, affections que, le plus souvent, on contracte par sa propre faute.

Autant que possible, vivons en plein air, ventilons nos appartements et supprimons, sinon toutes les tentures, du moins celles de nos lits, que tous les hygiénistes s'accordent à reconnaître préjudiciables à la santé.

Ce que nous venons de dire de l'air s'applique également à la lumière, car cet agent a sur nos organes une influence considérable. C'est, en effet, un des plus puissants stimulants de l'énergie humaine et végétale, celui qui contribue surtout au développement de l'hémoglobine et de la chlorophylle. Plus l'atmosphère est transparente, plus, par conséquent, la lumière est intense, et plus grande est son action sur la circulation du sang et sur le système nerveux. « Le soleil, dit le Dr Monin, est le grand réveil-matin de la nature, que l'obscurité dispose au sommeil. » Cela est si vrai, et l'action des rayons solaires sur l'organisme est telle, qu'on a recours, depuis quelques années, à une méthode spéciale de traitement, l'*héliothérapie,* pour combattre l'épuisement du système nerveux et les névroses en général. Ce traitement, surtout appliqué par les médecins américains, consiste à administrer aux malades de véritables « bains de soleil ». Les vieillards, les anémiques, les rhumatisants, les dispeptiques et les hypocondriaques trouvent, paraît-il, un grand soulagement dans ce nouveau genre de médication.

Par son action chimique, la lumière du soleil purifie l'air de tous les corpuscules qui le vicient: elle les oxyde et les détruit pour la plupart, et c'est à ce phénomène qu'est due la limpidité de l'atmosphère partout où le degré actinométrique est élevé.

L'action purificatrice des rayons solaires est telle que, d'après Marshall, les spores du *charbon,* l'un des bacilles les plus redoutables que l'on connaisse, sont influencés au point de devenir rapidement incapables de germer. Les bactéries, alors même qu'elles ne sont pas détruites par la lumière, sont cependant assez lésées pour que les ferments ou *toxines* qu'elles sécrètent soient profondément modifiés dans leur virulence spécifique.

De leur côté, Frankland et Koch ont démontré que la virulence des bacilles du choléra et de la tuberculose se trouve rapidement annihilée par l'action antiseptique des rayons solaires. Cette assertion, dit avec raison, M. Lacassagne, doit nous rendre moins inquiets sur le rôle homicide des innombrables crachats de phtisiques dont le pavé des villes est émaillé; le soleil devient ici le gardien vigilant de la santé publique, détruisant le virus sur place, là où il serait difficile à la police hygiénique administrative d'aller le neutraliser. C'est le cas de répéter, avec les Italiens: *Dove non va il sole, va il medico!* Les microbes sont les fils de l'ombre, comme tous les malintentionnés...

La lumière solaire a bien d'autres effets encore; ses rayons violets et ultra violets, ses rayons invisibles, ceux-là qui réduisent les sels d'argent, et sont la base de la *radiographie,* jouent un rôle prépondérant par leurs radiations calorifiques. Ce sont les agents curatifs de l'anémie, des maladies de langueur, de la neurasthénie et du rhumatisme. Aussi conseille-t-on aux malades de cette catégorie les contrées où l'air est pur et où les radiations lumineuses, n'éprouvant aucune absorption, agissent avec toute leur énergie.

D'après le général américain G. Pleasonton de Philadelphie A, le « rayon bleu », c'est-à-dire la lumière tamisée à travers un verre bleu, jouerait un rôle analogue à l'oxygène. De nom-

---

abois. Vous menaciez de vous brûler la cervelle et naïve, je frémissais et je me dépouillais.

Et, dans sa colère, inconsciente de ce qu'elle disait, elle ajouta:

Ah! maintenant je verrais l'éclair du revolver briller dans votre main, que je n'avancerais pas d'un pas pour détourner l'arme de votre front Si vous vous faisiez justice, vous-même, la terre serait débarrassée d'un être nuisible; voilà tout.

Le visage de Boleslas prenait les teintes pourpres de la colère; ses yeux s'injectaient de sang; on sentait que, bientôt, il serait hors de lui. Dans son emportement, la Bocellini n'y prenait pas garde, et lui jetant un regard de mépris:

— Ah! vous m'avez plongée dans l'agonie du désespoir, et vous voulez que je mette, dans votre main déloyale, le patrimoine que, péniblement, j'amasse pour mon fils? C'est mon devoir, à moi, de lui reconstituer la fortune que vous avez indignement dilapidée. Ah! vous ne me connaissez pas encore. Vous n'aurez rien... rien, entendez-vous.

La physionomie du comte de Ruloff avait une expression terrible, la colère l'affolait, montait toujours... Allait-il en venir à la violence, au meurtre?

Il marchait sur sa femme, la bravant du regard, la menaçant du geste:

— Vous allez me donner de l'argent, et tout de suite; je vais bien vous y contraindre.

Elle dit ironiquement:

— Allons, jouez la grande tragédie.

Tout à coup, fou de colère, il tira de sa poche un revolver, qu'il portait toujours sur lui; il en fit jouer le ressort.

Elle ne fut pas effrayée. Dans son aversion pour le décavé, elle n'avait pas conscience du danger, ni de la démence du meurtre qui envahissait le cerveau de ce joueur aux abois, de ce névrosé. Elle dit ironique:

— A présent, vous me demandez la bourse ou la vie: comme un voleur de grand chemin. C'est de mieux en mieux. Je vous refuse ma bourse.

Puis avec un extrême dégoût, elle ajouta:

— Être assez vil, pour vivre du talent d'une femme!

(La suite prochainement.)

breuses expériences, faites en 1871, par le général, donnèrent, au point de vue de l'activité que cette lumière donne aux végétaux, aux animaux, et même à l'homme, des résultats extraordinaires. Ainsi, des boutures de vigne produisirent, au bout de cinq mois, des ceps de un pouce de diamètre, et, l'année suivante, de nombreuses et superbes grappes d'excellent raisin. Une portée de petits cochons, placés sous un toit couvert en parties égales de verres blancs et de verres bleus, prospéra prodigieusement et avait acquis, au bout de quelques mois, un développement extraordinaire. Enfin un baby, né à peine viable. — c'est le commodore Goldsborough qui raconte, — pesant trois livres et demie en venant au monde, pesait, grâce au verre bleu, vingt-deux livres à quatre mois. La femme d'un médecin de Philadelphie, le Dr Beckwith, souffrant jusqu'à l'épuisement, de névralgies, de douleurs rhumatismales, privée de sommeil et d'appétit, émaciée, désespérée, est exposée à la lumière d'une fenêtre à carreaux alternés bleus et blancs. *En trois minutes,* elle éprouve du soulagement, dix minutes après, elle ne souffre plus ; de jour en jour, elle change à vue d'œil, le sommeil, l'appétit reviennent ; les forces suivent la même progression et, au bout de trois semaines, Mme Beckwith est en pleine santé. Deux majors généraux, amis du général Pleasonton, chargés de lauriers et de rhumatismes, redeviennent, en trois jours, ingambes et prêts à gagner des batailles. Une dame est soulagée en dix jours d'une hémorragie pulmonaire à laquelle elle succombait, et les lubercules sont en voie de cicatrisation, etc., etc.

Ces résultats sont certainement exagérés, pour ne pas dire fantaisistes ; mais, comme après tout il est possible que les rayons bleus aient une action salutaire sur l'organisme, il serait à désirer qu'on reprit les expériences du général américain et qu'on se rendît exactement compte des effets obtenus.

En résumé, et comme nous le disions tout à l'heure, l'air et la lumière sont de puissants agents thérapeutiques qu'on ne saurait trop mettre à profit.

Menus propos

On sait que Pascal a fait de graves réflexions sur la physionomie de Cléopâtre, et que, d'après lui, si le nez de cette reine avait été plus long, la face du monde en eût peut-être été changée. Il est sûr, en tout cas, déclarait un aimable loustic, que la face de Cléopâtre elle-même en eût été modifiée sérieusement.

Mais il ne s'agit plus aujourd'hui du nez de Cléopâtre ; il s'agit du nez de l'amiral Dewey.

Cette importante fraction de l'illustre Américain est-elle affligée d'une verrue ? — voilà la question qui passionne en ce moment les Etats-Unis. Que la verrue existe, et la face de la grande république ou tout au moins d'un nombre important de ses fils en sera probablement changée. De même également, si la verrue n'existe pas.

Et voici comment.

A l'occasion des fêtes qui se préparaient pour le 1er mai à Chicago pour le second anniversaire de la victoire de Manille, un négociant avait commandé à une maison de New-York cinq mille médailles à l'effigie de l'amiral Dewey. Or, ces jours-ci, ce négociant a refusé de prendre livraison en constatant que la médaille représentait le héros avec une verrue sur le nez.

Cette verrue, selon-lui, n'existe pas ; la maison de New-York affirme, au contraire, que cette excroissance est réellement plantée sur l'appendice nasal du célèbre guerrier.

D'où procès en perspective et comparution de l'amiral Dewey comme témoin... nasiculaire.

Espérons du moins que les examinateurs de ce cas important, quand ils seront nez à nez avec le nez, n'auront pas l'idée imprévue de se partager en plusieurs opinions. Mais il ne faut jurer de rien.

***

La soie d'araignée. — Parmi les curiosités de l'exposition figurera une pièce de soie d'araignée qui doit former un baldaquin.

Plusieurs savants s'étaient occupés de l'utilisation du fil d'araignée. Le R. P. Camboué, missionnaire à Madagascar, a repris le problème, et ses essais satisfaisants ont poussé M. Jolly à fonder à Tananarive une école de tissage de soie d'araignée. Cette école comprend un directeur, un contre-maître et trois ménages d'indigènes.

L'araignée qui fournit la soie, l'hulabé, est grosse et n'est pas venimeuse. La soie est naturellement d'un beau jaune d'or. L'hulabé vit sur les arbres et se nourrit seule, grande supériorité sur le ver à soie.

Si l'entreprise réussit, voilà encore une révolution industrielle en perspective.

***

La muraille de Chine. — On prétend que cette œuvre colossale va disparaître, et que le gouvernement chinois, sous l'inspiration de Li-Hung-Tchang, a déjà donné des ordres.

La fameuse muraille a 2,500 kilomètres de long. Elle est épaisse de 25 pieds à la base et de 15 pieds au sommet. Son élévation est souvent de 30 pieds de haut. Sa démolition exige un travail équivalent à celui d'abattre les maisons d'une cité deux fois grande comme Paris.

C'est ce qui nous amène à suspecter véhémentement l'authenticité de la nouvelle.

Il y a deux mille ans environ que la muraille de Chine fut bâtie et le nombre des ouvriers employés à cette gigantesque construction fut de deux millions. Destinée à arrêter les Tartares, elle n'a pas toujours rempli sa fonction. On ajoute que les matériaux provenant de la démolition de ce rempart giganteste serviraient à édifier des digues, des aqueducs, des monuments publics.

Et puis, les Chinois, qui sont des intellectuels, veulent faire peut-être du symbolisme, et montrer par là qu'ils ouvrent la porte à deux battants aux progrès de la jeune Europe.

***

Une statue d'or. — On vient de couler, à la fonderie Henry Bonnard, à New-York, la statue en or de Mlle Maude Adams, actrice américaine ; statue destinée à l'exposition de Paris. Elle est l'œuvre de Mlle Bessie Vonnoh et représente Mlle Adams en « jeune fille américaine », dans une pose simple, les bras tombant le long du corps, et portant un costume de soirée ordinaire.

La statue, qui a six pieds de haut avec son piedestal, pèse 712 livres ; on estime qu'elle contient pour 187,000 dollars de métal, dont 125,000 d'or, le reste étant un alliage d'argent et de cuivre. Bien entendu, la statue n'est pas massive, autrement son poids serait beaucoup plus considérable.

La statue vient de sortir du moule, on l'achève et elle partira pour Paris le 20 de ce mois : elle doit figurer à l'Exposition dans les palais de l'optique.

***

En fait de prodigalité, voici qui vaut mieux. Cela se passe aussi en Amérique.

M. John D. Rockefeller (le roi des pétroles) avait promis un don de deux millions de dollars à l'Université de Chicago à la condition que le président de cette Université, M. William Harper, eût réussi à trouver, jusqu'à la date du 1er avril, une souscription équivalente.

Or le 30 mars, pour parfaire les deux millions de dollars, il manquait à M. Harper 163.000 dollars. Il fit une série de visites en coups de vent à des hommes en vue et, en douze heures, il réunit l'appoint nécessaire.

M. Rockefeller a donné en tout 7,800,000 dollars à l'Université, soit trente-neuf millions !

***

Pavés d'herbe. — Dédié à notre bonne ville de Porrentruy.

Le pavé de bois serait-il déjà « vieux jeu » ? Toujours est-il que les Yankees, dans certaines régions où l'herbe est abondante, s'en servent pour paver leurs rues.

On coupe l'herbe, on l'imprègne d'huile de goudron et de résine et l'on comprime ce mélange de façon à former des blocs de trente à cinquante centimètres d'épaisseur. On juxtapose ces petits blocs et, pour constituer la chaussée, on les réunit au moyen de crampons en fer.

Ces pavés d'herbes ont certains avantages qui ne sont pas à dédaigner. Ils résistent à la chaleur et au poids des voitures et ils amortissent tout spécialement le bruit de la circulation. Les habitants de certaines villes, qui se plaignent de ce que l'herbe pousse dans leurs rues, devraient donc songer que la nature a mis le remède à côté du mal, et que le moyen, parfois, peut être extrait de l'obstacle.

***

Mouchoirs en papier. — On sait que les Japonais et les Chinois se servent de mouchoirs en papier très fin. Après en avoir fait usage une fois, on jette le mouchoir et l'on en prend un neuf, ce qui est plus propre évidemment que de le remettre dans sa poche.

Or, un journal anglais annonce que l'industrie des mouchoirs en papier vient de faire son apparition à Londres et à Dublin, et que le succès de cette chinoiserie a été tout de suite considérable auprès des dandys du West-End.

Les mouchoirs en question fabriqués dans une manufacture d'Osaka, sont vendus sur le marché anglais au prix de 3 fr. 10 la boîte de 100. Ils sont de couleur crème, bordés d'ornements polychromes et agréablement parfumés.

Notre vieux mouchoir de toile va-t-il subir un sérieux assaut ?

***

Cottes de mailles. — Ce qui semblait irrémédiablement démodé revient quelquefois à la mode.

Savez-vous, par exemple, que les soldats anglais ont des cottes de maille ? Cette moderne cuirasse, du poids de 12 à 1,400 grammes est enfermée dans une sorte de chemise en peau tannée, assez souple pour ne pas gêner les mouvements, et protège celui qui en est revêtu contre contre les balles tirées aux moyennes distances.

Vers 800 mètres, la cotte de mailles n'est plus suffisante et se laisse traverser par le projectile des fusils Mauser dont sont armés les Boers. Mais comme ceux-ci, jusqu'à présent, ont toujours eu l'habitude de tirer d'assez loin, beaucoup d'officiers anglais ont dû leur salut parait-il, qu'à leur invisible armure.

A quand les javelots et les boucliers ?

Le sérum antialcoolique

dont l'injection devrait détourner à jamais les ivrognes de tout liquide alcoolique et dont on annonçait naguère la découverte n'a pas été prise au sérieux. Dans sa dernière séance l'académie de médecine de Paris s'en est occupée et a traité cette prétendue découverte de véritable fantaisie.

Un médecin de Melbourne a cru toutefois de-